

leur chevelure laineuse et leur peau noire d'une race-mère, et si cette race était les nègres d'Afrique; s'ils tiraient leurs têtes larges d'une race paternelle, qui fut le jaune Asiate, alors le nègre aurait été le premier occupant de l'Asie du Sud et aurait été plus tard conquis et dominé par la race jaune. Si l'Esquimau tient sa chevelure soyeuse d'une race maternelle qui fut la race jaune et sa longue tête étroite d'une race paternelle qui fut la noire, alors la race jaune aurait habité d'abord l'Europe du Nord-Ouest, l'Islande, le Groënland et y aurait été conquise par les nègres.

Par suite, si les nègres et les jaunes étaient des races primitives, si leur origine respective était l'Afrique équatoriale et l'Asie centrale, chacune doit avoir évolué vers le Sud-Est et le Nord-Ouest; le nègre d'abord au Sud-Est puis au Nord-Ouest; le jaune à l'inverse. Certes, cette distribution a été admise par beaucoup d'anthropologues, qui ont vu, dans les nègres et les jaunes, des races primitives, mais, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, elle ne peut s'accorder avec ce que nous savons de la distribution de l'homme pendant les périodes tertiaire et quaternaire.

Si, pour envisager l'autre alternative, la race nègre est originaire de l'Asie du Sud ou de l'Archipel Indien, et si la race jaune provient de l'Europe du Nord-Ouest et si chacune envoya des courants d'émigration vers l'autre, il est certainement improbable que les courants qui divergèrent en Asie centrale et en Afrique centrale fussent des races pures, surtout en présence du fait que, dans les circonstances supposées, la séparation était due à des conflits.

Si, néanmoins, avant que les hommes noirs et à tête longue du Sud-Est trouvassent leur voie vers le Nord-Ouest, une branche de leur colonne migrative pénétra, par un hasard quelconque, dans l'Afrique équatoriale et s'y établit comme une race pure, elle fut bientôt rencontrée par une seconde colonne qui, elle, n'était pas de race pure; suivant l'hypothèse que nous examinons. L'habitat du vrai nègre

dolichocéphale est une zone qui serpente irrégulièrement à travers l'Afrique, environ cinq degrés au Nord de l'Équateur. Au sud de cette zone, dans le bassin du Congo, ont vécu de temps immémorial les négrillos brachycéphales qu'on croit être de la même race que les Mincopis et les négritos.

Il n'y a donc aucun moyen d'accorder les faits des premières migrations avec l'hypothèse que les nègres dolichocéphales sont une race pure et originale.

En troisième lieu, si les noirs dolichocéphales et les jaunes brachycéphales sont d'une race plus pure que les noirs brachycéphales et les Esquimaux dolichocéphales, le fait est en irrémédiable contradiction avec tout ce que nous savons des effets des mélanges ethniques. Les Esquimaux sont de petite stature, les négrillos, les Mincopis et les négritos sont nains. Aucune de ces races n'est prolifique, aucune n'a jamais montré une grande aptitude au développement intellectuel ou à l'organisation sociale. Les vrais Mongols, quoique petits si on les compare aux Blancs ou aux Malais, sont plus grands que les Esquimaux; ils sont prolifiques et intelligents. Les vrais nègres sont hauts, forts, prolifiques, à l'imagination excessive, aptes aux progrès intellectuels, et socialement organisés en un système tribal développé. Les œuvres d'anthropologie disent souvent que le nègre est le type humain inférieur. Ce n'est pas exact au point de vue de ses qualités mentales et sociales et, en dépit du grand nombre de survivances simiennes de son anatomie, ce n'est même pas exact de son corps entier, si on tient compte de la capacité crânienne. Devons-nous donc supposer que les races vigoureuses, hautes, prolifiques sont plus pures et plus anciennes que les races faibles qui disparaissent? Ce n'est pas ce qu'ont enseigné jusqu'ici les anthropologues et il serait étrange de les voir abandonner leur conviction, que les croisements renouvellent et accroissent la vitalité, juste au moment où l'observation vient la confirmer. Les mensurations et les énumérations du D^r Boaz ont montré

clairement que les métis sont toujours plus grands que les pur-sang, que les métisses sont plus fécondes que les femmes de pur-sang, que les petits métis grandissent plus vite que les enfants de pur-sang.

Les conclusions conjecturales que l'on peut tirer de la critique précédente peuvent, je crois, se formuler comme suit :

D'abord, il peut y avoir deux races primitives d'hommes : l'une, race dolichocéphale, aux cheveux laineux, noire, vivant à l'extrémité méridionale de la zone originaire de l'homme ; l'autre, dolichocéphale, aux cheveux droits, au teint plus clair, vivant plus à l'Ouest et au Nord. Chacune peut avoir envahi le territoire de l'autre et, de leur mélange, ont pu naître l'Esquimau dolichocéphale, aux longs cheveux, au teint clair et les Mincopis, Négritos et Négrillos dolichocéphales, aux cheveux laineux, à la peau noire. Les raisons qui nous font douter que l'Esquimau et le Mincopi fussent des races primitives et admettre qu'ils résultent d'un mélange sont, d'abord ce fait que les noirs dolichocéphales d'Australie et de Tasmanie peuvent être considérés comme descendant (non sans intermélanges) d'une race dolichocéphale indigène et, ensuite, que les blancs brachycéphales de basse stature de Laponie et de Finlande peuvent être envisagés comme descendant d'une race brachycéphale primitive indigène dans le Nord de l'Europe. Il est donc probable que les blancs brachycéphales de courte taille (Lapons-Finnois), les blancs de courte taille dolichocéphales (Esquimau) et les noirs de courte taille brachycéphales (Négritos, Mincopis et Négrillos) sont les plus anciennes races vivant aujourd'hui.

En second lieu, après que les blancs de courte stature eurent pénétré dans l'Afrique équatoriale, ils purent être subjugués par la race dolichocéphale européenne, quand celle-ci fut refoulée au Sud, à travers l'Espagne et le Maroc par la glace mouvante de l'âge glaciaire. Le

mélange a pu engendrer la race nègre, dolichocéphale, aux cheveux laineux. Cette supposition a, du moins, le mérite d'être infiniment plus probable que celle qui lui est opposée, que la race nègre subjuguait l'Europe et légua au blanc de nos jours son indice sous-dolichocéphale. Elle s'harmonise parfaitement aussi avec ce fait que les races à tête longue de l'Afrique habitent plus au Nord que les races brachycéphales et subbrachycéphales.

En troisième lieu, une branche de la race primitive blanche et brachycéphale poussant vers le Nord-Est et l'Est put éviter l'intermélange pour un temps et faire son chemin en Laponie et en Finlande, où en subsistent encore des restes clairs ou colorés ; de là à travers la Russie et, enfin, en Asie où, se mêlant à une population au teint foncé, déjà très mêlée, probablement aux cheveux longs, venus du Sud-Ouest et du Sud-Est, elle engendra la grande race mongolique ou jaune.

Quatrièmement, il a pu y avoir une race primitive aux yeux bleus, aux cheveux rouges ou blonds, comme le croient le professeur Topinard et d'autres, différenciée de bonne heure des autres souches humaines, dans une région éloignée des grandes voies de migration — au nord du Caucase, peut-être, selon la tradition — ou au nord de l'Europe centrale, ou même, comme incline à le croire le D^r Brinton, dans les régions désolées de l'Atlas, dans l'Afrique du Nord. Si cette race primitive n'exista pas, et si la race blanche est le produit du croisement de la race finnoise primitive avec une race sombre du Sud, il est probable que son origine fut relativement tardive, lorsque une vague réflexe de migration courut du Nord-Ouest au Sud et à l'Est. En ce cas, une branche allant au Sud devint la race mélanochroïque ou type blanc sombre, tandis qu'une autre, restant plus au Nord, devint la leucochroïque et la xanthochroïque, ou types blanc pâle et blanc rose.

En tout cas, la race blanche actuelle est composite au

dernier degré, comprenant, parmi ses traits typiques, la large tête et la longue tête, les orbites ronds et les orbites étroits, les iris noirs et bleus, les cheveux droits et noirs, les cheveux noirs et frisés, bruns et ondulés, rouges et frisés, rouges et droits, blonds et droits, blonds et ondulés.

Toutes ces conclusions, pourtant, et je dois en avertir soigneusement le lecteur, sont simplement hypothétiques. Elles ne sont pas des vérités scientifiques vérifiées. Je les publie, pourtant, comme hypothèses : en partie comme des sujets de recherches anthropologiques, parce que je crois qu'elles expliquent les faits connus mieux que ne le font les théories courantes et souvent enseignées dogmatiquement dans les écoles ; en partie, parce qu'elles servent à montrer l'énorme complication des migrations et des mélanges, des associations et des dissociations qui ont produit la base ethnique de l'organisation sociale moderne, l'importance énorme du facteur social dans l'évolution humaine, depuis les premiers jours ; et en partie, enfin, parce que je crois que les recherches ultérieures démontreront que les races nègre et jaune, évidemment destinées à jouer un grand rôle dans le développement futur des habitants du globe, ne sont pas des races primitives, d'une composition biologique trop simple pour être aptes à une évolution plus complète, mais sont déjà des races hautement composites et capables de progrès.

La différenciation des races aiguisa les distinctions qui entrent dans la conscience d'espèce, et qui devinrent, par suite, d'une précision et d'une clarté toujours croissantes. La ségrégation des races réagit sur l'intensité de l'association dans chacune d'elles. La langue de chacune devint plus flexible et plus précise. Les individus de chaque race devinrent de plus en plus sensibles aux modes transmis de penser et de sentir, et par suite, plus aptes à partager une commune pensée ou un sentiment commun. L'intermé-

lange des races communiqua à chaque agrégation locale les importantes connaissances acquises par les diverses races dans les diverses parties du monde, acquisitions déjà enrichies par les idées que la parole rendait possible. La combinaison de tous ces résultats amena le plus haut des produits de l'association anthropogénique, l'esprit social. Dans l'évolution de la conscience commune et du trésor d'idées communes, les résultats de l'association passée étaient désormais fixés et conservés.

Parmi les idées communes qui forment l'esprit social, les idées économiques peuvent être envisagées comme fondamentales. Leur origine est dans les expériences individuelles de l'utilité initiale qui, comme nous l'avons admis dans un chapitre précédent, étaient antérieures à l'association. Elle ne se développèrent, cependant, que sous l'égide de l'association. Par l'évolution de la curiosité, de la façon décrite plus haut, et sous l'aiguillon du désir grandissant, les idées humaines primitives de l'utilité se développèrent sans doute à un degré relativement haut, si on les compare avec les idées d'utilité dont sont capables les animaux les plus intelligents. Le rapport entre la satisfaction et ses causes externes était devenu un sujet d'intérêt intellectuel, la conscience de la satisfaction était devenue une véritable utilité subjective. Ce rapport avait été recherché dans des exemples relativement nombreux. Beaucoup d'espèces de nourriture avaient été essayées, beaucoup de modes d'abri avaient été appris, la convenance de beaucoup d'objets comme ornements, et peut-être même l'aptitude de beaucoup de choses à servir à la protection du corps, avaient été découvertes. Peut-être la différence entre les utilités initiales et marginales avaient été découvertes. Probablement le rapport entre l'utilité et l'effort — le coût subjectif — avait pris forme dans la pensée conceptuelle, et la valeur subjective avait peut-être émergé aussi dans la cons-

science comme une estimation grossière des utilités entrevues. Toutes ces notions, ces relations, ces découvertes, quand elles furent communiquées et discutées, devinrent les idées économiques permanentes dans l'esprit social.

Seulement quand elles eurent été assez discutées pour devenir un domaine commun, les idées primitives d'utilité et de valeur se combinèrent en une conception primitive de la richesse. Car les choses désirables ne sont pas la richesse jusqu'au moment où elles sont appréciées par la communauté aussi bien que par les individus qui, les premiers, découvrirent leurs qualités désirables. Les économistes expriment imparfaitement cette vérité lorsqu'ils disent que la richesse consiste dans les choses utiles qui peuvent être échangées ou qui ont une valeur d'échange. L'échange actuel est inutile pour convertir les moyens matériels de satisfaction en richesse, mais une opinion générale ou sociale est nécessaire. Une telle opinion naît lorsque les hommes commencent consciemment à comparer leurs besoins, leurs efforts, et leurs satisfactions, et quand, par ce consentement commun qui est un produit aussi bien de l'émulation que de la discussion, ils commencent à ranger les moyens de satisfaction en une hiérarchie de *désirabilité*. Dans ces jours d'alternatives tranchées de festins et de jeûnes, la simple quantité de choses comestibles impressionnait l'imagination, et l'abondance grossière fut mise à la tête des objets d'estime sociale. Découvrir ou conquérir cette abondance, c'était gagner la distinction. Venaient après les choses qui, par la qualité ou la quantité, servaient comme marques de distinction, telles que les trophées, les ornements et les outils et, enfin, les choses qui répondaient à de nouveaux désirs. L'idée primitive de richesse ne différait pas essentiellement de l'idée de richesse d'aujourd'hui. C'était la notion d'une abondance des choses socialement estimées nécessaires à la vie, aux destructions sociales, à l'émulation ou à l'imitation des nouveautés. Elle s'éten-

dit avec l'augmentation de l'inégalité, qui augmenta les désirs de rivaliser et d'exceller. M. Mallock a absolument raison lorsqu'il dit que sans l'inégalité il n'y eût jamais eu d'autre richesse que les strictes nécessités de l'existence et même que, de celles-là, il n'y eût probablement jamais eu abondance.

Le reste des idées économiques de l'esprit social primitif était celles qui constituaient les arts utiles ou productifs. La découverte et l'intuition étaient alors, comme aujourd'hui, les premiers facteurs de la production économique. Mais les découvertes des hommes primitifs étaient peu nombreuses et simples ; leurs inventions ne dépassaient pas les outils et les procédés les plus élémentaires. Le professeur Tylor remarque qu'il est faux que l'homme se distingue des animaux par l'usage des outils, puisque des singes, et peut-être d'autres animaux, emploient les outils qu'ils trouvent tout faits, comme des gourdins et des pierres, mais que l'homme, seul, améliore ces outils naturels et peut, par suite, être appelé l'animal constructeur d'outils. Mais toutes ces simples découvertes, toutes ces inventions simples d'outils et de procédés, étaient communiquées, discutées et imitées. Elles devenaient un fonds commun, ce qui était la chose importante, essentielle. Tous les arts, convenons-en, sont des phases de l'esprit social. Nous sommes tellement habitués à les voir sous la forme de leurs produits que nous oublions qu'ils sont des groupes d'idées, des conquêtes du talent, qui n'existent que dans les esprits, les muscles et les nerfs des hommes vivants. La continuité d'un art dépend de sa transmission d'esprit en esprit et de main en main.

Les habitudes de tolérance existaient depuis longtemps lorsqu'elles devinrent des sujets de pensée conceptuelle. Leur origine, comme il a été dit au chapitre de la Population sociale, était dans ces conflits qui aboutissaient à démontrer l'équilibre des forces. La tolérance avait

commencé dans le plus bas des groupes animaux et s'était développée à travers d'innombrables expériences d'agression et de revanche, qui témoignaient de l'équilibre de la force. Elle avait été développée encore par la coopération, le plaisir mutuel et la sympathie et par la découverte que le groupe pouvait, à tout instant, avoir besoin des services actifs de tous ses membres pour la défense, ou toute autre forme de l'aide mutuelle. Dans un sens, peut-être, les coutumes de tolérance étaient déjà des règles quand la parole fut acquise, mais il est mieux de dire qu'elles devinrent des règles lorsqu'elles furent nommées, conçues et discutées.

Dès l'abord, les idées de tolérance ont dû se classer, dans l'esprit social primitif, en deux classes qui sont encore les deux catégories fondamentales de la pensée légale, c'est-à-dire, la notion de respect de la vie, celle de respect de la propriété.

La conception du respect de la vie fut limitée, d'abord, par une conscience d'espèce intense et étroite. L'homme primitif pouvait avoir de l'affection pour un associé, prendre plaisir à sa compagnie, estimer le danger probable de l'offenser, apprécier l'importance que sa vie avait pour la bande. Pour l'étranger, l'homme primitif ne pouvait avoir de semblables sentiments et la vie de l'étranger ne pouvait lui être sacrée. L'homme qui tuait un membre de sa bande pouvait compter sur l'exécration de tous ses associés. L'homme lésé par un étranger était sûr de l'aide de tous ses associés pour le poursuivre et le châtier.

L'idée de possession, qui puise son origine dans l'instinct de propriété des animaux, devint dans l'esprit social primitif, la notion de la propriété ou du droit de propriété, produit de deux facteurs : l'un, l'affirmation de la possession de la part de l'individu possédant, l'autre, la tolérance ou la reconnaissance de cette affirmation de la part de la communauté. Dans la société primitive, la propriété s'étendait aux simples possessions personnelles, aux

objets d'ornement, aux trophées de chasse et de guerre, aux armes et aux outils. Probablement les munificences en reconnaissance de la bravoure ou de la capacité étaient un facteur important de l'évolution de l'idée de propriété. Rien n'a pu être une propriété plus évidente que les choses données par la communauté à ses chefs favoris.

Les germes d'idées politiques dans l'esprit social primitif consistèrent dans les notions d'un territoire commun, d'une défense et d'un intérêt communs, d'une obéissance et d'un commandement communs, d'une commune culture.

Rien ne serait plus inexact qu'une division entre la société ancienne et la société moderne basée sur l'assertion que l'ancienne reposait sur l'idée de parenté et non sur l'idée de territoire et que la moderne repose sur l'idée de territoire et non sur celle de parenté. Morgan, en affirmant que l'humanité n'a suivi que deux plans de gouvernement — ce qui est faux ; il y en a eu trois — a eus soin de dire que dans l'un « le gouvernement avait affaire aux personnes par leurs rapports avec une *gens* ou une tribu », et que dans l'autre « le gouvernement avait affaire aux personnes à travers leurs rapports avec le territoire ». Prises littéralement, ces deux assertions sont exactes. A une époque, la simple base administrative du gouvernement était les relations de *gens* ; elle est aujourd'hui le territoire. Mais, à toutes les époques, la société elle-même, distincte des formes de gouvernement, a été aussi bien unifiée par l'idée de territoire que par celle de descendance. Les hordes les plus infimes ont des notions de « terres » grossièrement délimitées qu'elles ont le droit de revendiquer et de défendre, et il est probable que ces notions ont une origine lointaine et préhistorique.

Les grands intérêts communs des hommes primitifs étaient ceux d'agression mutuelle et de défense mutuelle ; et nous pouvons être sûrs que les habitudes d'aide mu-

tuelle dans l'attaque et la défense, acquises dans les périodes animales de l'évolution, furent examinées par l'esprit social primitif; qu'elles furent dénommées et discutées; et que les notions qui en résultèrent de la conduite qui recevait la louange publique dans un cas donné, se combinèrent bientôt dans la conception de la loyauté et de la solidarité.

Le commandement a joué souvent un rôle important dans des situations critiques et a fixé l'attention de l'homme primitif sur les différences de facultés personnelles, sur les relations d'inférieur à supérieur. L'homme doit scruter ces formes simples d'admiration et de cérémonie que la race humaine avait héritées d'une existence animale. Il n'avait pas perdu cet émerveillement naïf qu'avaient toujours ressenti les créatures inférieures devant un degré inusuel de force et d'éclat. Comme les animaux, il exprimait encore sa déférence à ceux qu'il admirait ou qu'il craignait par des attitudes de supplication, par des actes de service, par un hommage de ses propriétés. En retour de sa déférence, il attendait, comme les animaux les attendent toujours, divers bienfaits de son supérieur. En réfléchissant à ces choses, l'homme primitif ne s'analysa cependant pas lui-même d'abord; il n'analysa même pas ses compagnons. L'enfant se juge une unité concrète. De même l'homme primitif. Toute différence entre lui et un autre était surtout dans l'amplitude des facultés. L'un était inférieur et devait admirer, obéir, suivre et implorer des faveurs; l'autre était supérieur, et pouvait ordonner, guider, exiger le respect et le service et répandre des bienfaits.

Les notions concentrées dans le domaine commun de l'esprit social devinrent des idées d'une propriété commune aux personnalités dirigeantes de la communauté; des idées de bienfait et d'obligation dans les relations de chef et d'inférieur; des idées de formes communes de cérémonie. Ces idées reliaient les hommes lorsqu'ils pensaient

à eux-mêmes en tant qu'inférieurs et supérieurs, comme les idées d'intérêt commun les reliaient lorsqu'ils se jugeaient des alliés égaux. Dans la notion grossière de bienfait et d'obligation étaient ces germes intellectuels qui devaient plus tard se développer sous la forme féodale de gouvernement — cette forme oubliée par Morgan — basée sur l'allégeance personnelle à un chef ou seigneur. Des idées cérémoniales, devaient évoluer ces formes diverses de commandement et d'obéissance, de redevance et de tribut, d'exaction et de service, de grâce et d'hommage qui sont la substance de toute espèce de gouvernement.

Dans la masse d'idées communes sur tous les rapports et les intérêts de la vie, dans les formes communes du cérémonial et dans la parole qui transmettait idées et formes, la communauté puisa les éléments d'une culture commune. Lorsque l'esprit social perçut ces éléments, y réfléchit, il les convertit en culture, en un intérêt suprême et précieux. Dans cette conception d'une culture commune, apparut le germe d'une des plus importantes idées politiques.

Une culture commune dépend de l'autogénie. Le concept d'une culture commune a son premier facteur dans l'idée d'une langue commune qui, en règle générale, s'identifie avec la parenté. C'est pourquoi ce concept doit avoir été étroitement lié avec celui de parenté. Ces deux concepts furent les germes intellectuels dont est sortie la forme de gouvernement basée administrativement sur la parenté.

Toutes ces idées politiques de l'esprit social primitif, c'est-à-dire les idées d'un territoire commun, de solidarité et de loyauté, de commandement et de vassalité, de parenté et de culture commune, ont été les facteurs de toutes les formes de gouvernement essayées jusqu'ici; mais l'idée de parenté fut la première; celle de vassalité, la seconde; celle du territoire, la dernière à être utilisée dans un but administratif.